

Le jour et la nuit

**ŒUVRES DE LA COLLECTION
DU FRAC ILE-DE-FRANCE**

Parc Culturel de Rentilly
Du 16 septembre 2007 au 2 décembre 2007

Le jour et la nuit

François Curlet, Philippe Decrauzat, Nathalie Elemento, Anya Gallaccio, Dora Garcia, Laurent Grasso, Candida Höfer, Benoit Maire & Etienne Chambaud, Tobias Rehberger, Ulla Von Brandenburg, Xavier Zimmermann – Collection du Frac Ile-de-France

Cette exposition est partie du château. Du charme particulier qui s'y déploie, Xavier Franceschi, directeur du Frac Ile-de-France et commissaire de l'exposition a composé un parcours avec des œuvres, en majorité, très récemment acquises. Dans les méandres fantomatiques du château, les œuvres et les installations entrent aisément dans le jeu de la présence et de l'absence. Le château du Domaine de Rentilly datant du 18^e siècle a été détruit en 1944. Il est reconstruit dans un style pseudo-directoire, dans les années 50 par la famille Menier qui y habite un temps. A partir des années 90, il connaît une période de désaffection. Il sera pillé à de nombreuses reprises par la suite. Dans plusieurs pièces les parquets ont été volés, le soleil a fait son œuvre sur certains pans des tentures murales, la couleur dominante de chaque pièce a été recouverte d'un filtre de nostalgie, d'une légère patine de mélancolie. Dans les couloirs, l'imagination court facilement – sur les vies antérieures du château, celles des périodes fastes, des chambres aux moquettes épaisses avec chacune leur salle de bain, celles des réceptions dans les salons, mais aussi celles des rôdeurs. Entre ombre et lumière, entre images réelles et images projetées, entre fenêtres ouvertes et volets fermés, les œuvres réunies ici jouent avec le rapport clair/obscur : œuvres de projection (Laurent Grasso) ou œuvres lumineuses (Anya Gallaccio). Les pièces semblent momentanément habitées sans qu'il n'y ait véritablement personne à demeure. La petite musique délivrée par le piano de *Musique pour un cheval centenaire* de Benoit Maire et Etienne Chambaud participe de cette idée de vie possible, réveille l'espace ; la lumière de *Nikolai's sunny 09.02.72* (Krylow) réveille le souvenir, les expériences personnelles. Le spectateur peut explorer le château par la découverte des œuvres, qui, à divers degrés, jouent sur la perception sensorielle, visuelle et par là-même, au-delà des projections des artistes, peut créer ses propres projections.

1.*

Tobias REHBERGER

Nikolai's sunny 09.02.72 (Krylow)

2000

Œuvre en trois dimensions

MDF (sorte de contre-plaqué) laqué, plexiglass, lampe
250 x 200 x 150 cm

Achat en 2001

Tobias REHBERGER

Nationalité allemande

Né le 2 juin 1966 à Esslingen am Neckar (République Fédérale d'Allemagne)

Vit et travaille à Francfort-sur-le-Main et à Berlin (Allemagne)

Artiste majeur de la jeune génération allemande, Tobias Rehberger s'est fait connaître dans les années 90 à travers de nombreuses expositions et a participé déjà à plusieurs biennales dont celle de Venise en 97. Son travail se nourrit de diverses problématiques qui touchent aussi bien à l'esthétique, la philosophie qu'à la production artisanale et au design. Ancien élève de Martin Kippenberger il a gardé de son ancien professeur héritier des mouvements Dada et Fluxus, un goût pour la diversité des formes et un intérêt particulier pour les processus de production et de réception des œuvres. Son travail adopte en effet des supports variés : sculpture, projets réalisés avec des proches ou des artistes venant d'autres disciplines, fabrication artisanale de meubles, dessin ou vidéo. Les notions de perception, de savoir et de traduction sont au cœur de son travail. Il s'intéresse également à la relation entre le caractère fonctionnel et la valeur ajoutée d'un objet et sa capacité à représenter en dehors de son usage. Le portrait est en effet un des ses sujets de prédilection. La pièce *Nikolai's sunny* participe de cette recherche autour du portrait et de la notion de traduction. Cette œuvre s'inscrit dans une série de huit portraits-objets dont l'esthétique est inspirée du design des années 60-70. Elle porte le nom d'un général russe de la guerre froide disparu. A l'intérieur de cet habitacle une lampe est réglée à l'exacte intensité lumineuse du jour de sa mort. Cette œuvre à l'image des portraits funéraires du Moyen Age diffuse la présence du disparu. Ici c'est la lumière qui évoque le souvenir du mort et qui élément spirituel traduit quelque chose de l'ordre de l'invisible et de l'âme. Cette microarchitecture à forte charge symbolique perd de sa fonctionnalité d'objet design ou mobilier dévolu habituellement à un usage collectif pour incarner de manière formelle une absence. L'artiste interroge alors le statut de l'œuvre d'art et notre rapport à elle : ici c'est une relation solitaire de type méditative qui s'établit avec ce mausolée moderne.

Muriel Enjalran

*** Légende :**

Le numéro indiqué au-dessus du nom de l'artiste correspond à l'emplacement de l'œuvre sur le plan.

2.

Laurent GRASSO

L'éclipse

2006

Vidéo

Courtesy Galerie Chez Valentin

Laurent GRASSO
Nationalité française
Né le 3 octobre 1972 à Mulhouse
Vit et travaille à Paris

Laurent Grasso crée des installations et dispositifs vidéos qui produisent de l'étrangeté au cœur de situations en apparence familières. Jouant avec les codes cinématographiques, l'artiste génère des effets paradoxaux. La frontière entre réalisme et fiction se dissipe peu à peu.

L'éclipse est une vidéo qui joue avec des phénomènes solaires rares que l'on prend parfois pour surnaturels. A travers cette œuvre ambiguë, Laurent Grasso interroge le pouvoir des images et invite à se projeter dans des zones mentales où le rêve remplace la réalité.

3.

Ulla VON BRANDENBURG

Around

2005
Vidéo

Achat en 2007

Ulla VON BRANDENBURG
Nationalité allemande
Née en 1974 à Karlsruhe (Allemagne)
Vit et travaille à Hambourg

A travers ses dessins, ses peintures, ses films et ses installations, Ulla von Brandenburg nous livre les multiples images d'un monde empreint d'une certaine forme d'étrangeté. En particulier, comme pour renforcer ce caractère insolite, l'artiste n'hésite pas à revisiter certaines figures renvoyant de façon explicite à un esprit et une atmosphère « fin de siècle » et convoquer ainsi spiritisme, symbolisme ou psychanalyse, autant de notions signifiant la prépondérance d'une vérité cachée qu'il conviendrait de révéler.

Portraits « fantômes » d'hommes et de femmes peints tout en fluidité sur un papier aussi fin que fragile, scènes de tours de magie élémentaires filmées en noir et blanc, fresques monochromes au noir figurant d'étranges assemblées où l'on retrouve indistinctement des amis de l'artiste, des portraits tirés de l'histoire de la peinture ou bien des personnages ayant côtoyé le célèbre magicien Oudini, véritables tableaux vivants (procédant du même type de collage) tournés en extérieur où chacun des protagonistes tente malgré un vent révélateur de conserver une immobilité absolue, il est toujours question d'une succession de visions d'un réel mis en scène où l'illusion le dispute à l'évanescence et à la vacuité.

Dans le même temps, nul illusionnisme, point de tromperie : chaque élément des « montages » ainsi effectués est livré en toute transparence au spectateur – si vérité cachée il y a, ce n'est pas le fait d'une opération surnaturelle – et le caractère mystérieux et équivoque des diverses propositions, paradoxalement, s'en trouve par là même renforcé.

Around est à ce titre l'une des pièces majeures de l'artiste.

Un groupe de personnes s'est formé dans une rue et semble regarder de concert dans une même direction. Le dit groupe est filmé de dos (à nouveau en noir et blanc, en 16 mm), ce qui empêche de deviner l'objet de son attention. La caméra – et nous, spectateurs – tourne de côté, a priori pour voir ce qui est observé, mais le groupe, comme un seul homme, tourne au même rythme et dans le même sens et continue de ce fait à n'être vu que de dos.

L'opération se caractérise alors par ce qui peut apparaître comme le comble de l'ironie et de la frustration : ce qui était a priori observé, du fait de cette constante rotation, nous est révélé à l'image, mais, précisément ne révèle rien de particulier ; le paysage, la rue déploie toute sa banalité. En même temps, le groupe continue de tourner et donc d'observer ailleurs ; notre curiosité s'en trouve donc à nouveau éveillée, mais, pour les mêmes raisons, très vite irrémédiablement déçue.

En réalité, au-delà d'une frustration tenant aussi du fait que nous ne voyons jamais les visages des membres du groupe en qui nous nous identifions – nous observons les observateurs – la force de l'œuvre de Ulla von Brandenburg réside en ce paradoxe qui, justement dans notre position, nous est proprement inacceptable : il n'y a définitivement rien à voir.

Xavier Franceschi

4.

Laurent GRASSO

Sans titre

2003-2005

Vidéo couleur et son

Courtesy Galerie Chez Valentin

Laurent GRASSO
Nationalité française
Né le 3 octobre 1972 à Mulhouse
Vit et travaille à Paris

On considère bien souvent les œuvres essentiellement vidéo de Laurent Grasso, comme relevant du registre du fantastique voire de la science-fiction, et de fait, depuis « Radio-ghost » nous était proposé une série de récits en voix off évoquant l'apparition de fantômes sur des images de paysage que l'on survole au ralenti, aux plus récentes pièces réalisées à partir de décors vides délaissés à Cinecittà, nous sommes confrontés à des situations étranges, inquiétantes, qui n'en finissent pas de nous perturber.

Avec *Projection* - une masse nuageuse par un travelling arrière dans les rues quasiment vides de Paris, semble nous suivre à distance jusqu'à venir nous absorber totalement -, nous sommes dans le même genre d'expérience traumatique. Dans le même temps, et c'est là toute la force du travail de Laurent Grasso, la dite expérience - tout comme dans ses œuvres antérieures - ne sauraient trouver une origine, une explication particulière. Nombre de justifications pourraient être avancées : nuage nucléaire, gaz toxique, déferlement de poussière suite à la catastrophe du 11 septembre etc, mais à aucun moment nous sommes en mesure de pouvoir véritablement l'affirmer. Et pour cause : loin d'être relié à un événement précis, à une logique de récit, nous assistons en réalité à un pur événement formel, et il s'agit bien là d'abstraire cet événement plastique d'un contexte particulier voire fictionnel. Et c'est précisément par cette déconnexion d'un réel, par cette abstraction du motif que l'œuvre d'une part, renforce notre sentiment d'étrangeté absolue – ce nuage n'a pas de sens - et de l'autre place l'œuvre de Grasso dans le champ d'un art non réductible à un genre particulier.

Pour renforcer cette forme d'ambiguïté, l'artiste propose de diffuser ce film noir et blanc sur un moniteur qui est une réplique d'un modèle des années 70. A nouveau, nous pouvons, sans y être contraints, y projeter certains de nos souvenirs reliés à cette époque, notamment la diffusion de séries américaines telle « Au-delà du réel » au titre évocateur...

Xavier Franceschi

5.

Anya GALLACCIO

Chasing Rainbows

1998

Poudre de verre et lumière

Dimensions variables

Courtesy Musée départemental d'art contemporain de Rochechouart (87)

Anya GALLACCIO

Nationalité britannique

Née en 1963 en Ecosse

Vit et travaille à Londres (Grande-Bretagne)

Anya Gallaccio réalise un art de l'éphémère : un champ de fleurs qui meurent tout doucement, une sculpture qui se laisse éroder par la mer, un cube de glace qui fond tout naturellement. L'art d'Anya Gallaccio se consume sur place. Il n'appartient pas à la catégorie des objets tangibles ; c'est un objet qui performe et qui, une fois la performance terminée, disparaît.

Ses œuvres évoluent au cours du temps et engagent le spectateur sensuellement et physiquement.

Chasing Rainbows est une œuvre composée de poudre de verre, un matériau qui recouvre le sol en prenant la forme d'une ellipse. Sur ce support, Anya Gallaccio provoque artificiellement un événement naturel, un arc-en-ciel, à l'aide d'un éclairage puissant.

6.

Benoît MAIRE et Etienne CHAMBAUD

Musique pour un cheval centenaire

2006

Installation sonore

Piano disclavier, tabouret, partition, disquette fichier MIDI, livret imprimé

Dimensions variables

Interprétation musicale (boucle de 10' : 2 de musique, 8 de silence)

Achat en 2007

Benoît MAIRE
Nationalité française
Né en 1978
Vit et travaille à Paris

Etienne CHAMBAUD
Nationalité française
Né en 1980
Vit et travaille à Paris

C'est en 2006 que Benoît Maire et Etienne Chambaud ont activé pour la première fois *Musique pour un cheval centenaire*. Plus récemment, l'œuvre a été présentée dans « Le présent », l'exposition commune des deux artistes à la galerie Cortex Athletico (Bordeaux). À quatre mains, les deux artistes jouent sur un disclavier (piano mécanique qui restitue les mouvements) *Louange de la compassion* un morceau composé par Friedrich Nietzsche dans l'espoir de pouvoir l'interpréter avec Cosima Wagner, la jeune épouse du compositeur. Une fois l'œuvre réalisée, le piano joue le morceau seul, dans l'espace de l'exposition.

L'interprétation du morceau est hésitante. Les deux artistes ne savent pas jouer de piano, et leur apprentissage ne s'est fait que sur cette mélodie. En lieu et place de la partition, ils ont placé un collage de deux feuilles. D'un côté la photocopie du récit du rêve de Raskolnikov, le héros de *Crimes et châtiment*. Dans ces pages, le personnage de Dostoïevski y est un enfant, impuissant devant un groupe d'hommes ivres battant à mort un cheval. En vis-à-vis, l'autre fac-similé est issu d'une des pages du dernier numéro (non publié à l'époque) d'*Acéphale*. Sur cette page Georges Bataille revient sur la folie de Nietzsche : « *Le 3 janvier 1889, il y a cinquante ans, Nietzsche succombait à la folie : sur la piazza Carlo-Alberto, à Turin, il se jeta en sanglotant au cou d'un cheval battu, puis il s'écroula ; il croyait, lorsqu'il se réveilla, être Dionisos ou le Crucifié* ».

Musique pour un cheval centenaire est la réalisation physique d'une image résurgente. S'y condensent éléments historiques et fictifs, liés par une musique jouée par un fantôme électronique (un piano informatique). C'est une performance sans performers.

Olivier Michelon

7.

Philippe DECRAUZAT

The way out is to permutate

2006

Acrylique sur toile

210 x 210 cm

Achat en 2007

Philippe DECRAUZAT

Nationalité suisse

Né le 8 juin 1974 à Lausanne (Suisse)

Vit et travaille à Lausanne

Fasciné par les formes optiques, Philippe Decrauzat s'intéresse de près au graphisme, au cinéma, à l'architecture, à la musique et à la littérature. Il ne procède pas par simple appropriation, mais préfère les références discrètes, entremêlées et indicielles ; il choisit ses motifs et ses formes pour leurs qualités visuelles et spatiales.

Dans un entretien, l'artiste précise ses liens avec ce type de vocabulaire : « *je suis intéressé par cette relation directe que l'art optique instaure avec le spectateur, par la façon dont il conditionne le regard. Cependant, contrairement aux artistes des années 80, je ne cherche pas à développer un discours sur les enjeux idéologiques qui ont accompagné le développement historique de l'abstraction. Bien plus que le tributaire de l'art optique, je suis avant tout redevable de pratiques qui interrogent le statut de l'image, c'est-à-dire des outils mis en place par l'art conceptuel et le pop art* ».

Hybride, l'œuvre de Philippe Decrauzat marie jeu optique et présence physique dure. Elle concentre des questions de temps, de glissements, de superpositions et repose essentiellement sur l'envie d'une probable rencontre.

La toile *The Way Out Is To Permutate* démontre son intérêt pour les jeux de perception visuelle. Elle est accrochée au mur en déséquilibre apparent, aucune droite n'étant disposée parallèlement au mur. Cette disposition évoque un mouvement imaginaire mais c'est au spectateur de le reconstituer, d'imaginer ce que produirait la forme si elle tournait sur elle-même.

Entretien avec Fabrice Stroun pour la galerie Praz-Delavallade

8.

Candida HÖFER

Festspielhaus Recklinghausen III

(Salle des Fêtes de Recklinghausen)

1997

4/6

Photographie couleur

155 x 155 cm

Achat en 1999

Candida HÖFER

Nationalité allemande

Née en 1944 à Eberswalde (Allemagne)

Vit et travaille à Cologne (Allemagne)

Née en 1944, ancienne étudiante à l'Académie des beaux-arts (Kunstakademie) de Düsseldorf, Candida Höfer suit l'enseignement de Bernd Becher en compagnie d'Andreas Gursky, Thomas Ruff et Axel Hutte. Après de nombreuses expositions en Europe et aux États-Unis, elle fait l'objet, en 2000, d'une importante rétrospective au Photographische Sammlung der SK Stiftung Kultur de Cologne et à la Kunsthalle de Nuremberg.

Candida Höfer travaille tout d'abord dans un atelier spécialisé en photographie d'architecture puis, ponctuellement, pour la presse et réalise notamment un reportage sur la communauté turque en Allemagne. À partir du milieu des années 1980, elle radicalise son point de vue.

Évitant toute forme de systématisation, d'inventaire, ou de typologie, elle photographie les intérieurs de lieux publics : bibliothèques, musées, salles de cours, zoos. Ce ne sont pas des espaces génériques, elle les choisit pour leur spécificité. Il s'agit, par exemple, de souligner l'étonnant équilibre entre la rigueur de l'architecture fonctionnelle de la salle des fêtes de Recklinghausen et l'aléatoire disposition des quelques éléments décoratifs qui la composent.

La simplicité des moyens mis en œuvre par l'artiste (utilisation d'un appareil 24 x 36 ou moyen format) lui permet une grande mobilité. Se tenant ainsi à l'écoute de la respiration des espaces, Candida Höfer porte une attention particulière à la qualité de la lumière et aux riches variations des couleurs. Ses images offrent de nombreux niveaux de lecture. Au-delà du simple aspect informatif, elles laissent apparaître un réseau complexe de références à d'autres champs de la création contemporaine et, parallèlement, soulignent de façon subtile les différentes manières dont nous mettons en scène la transmission de notre propre culture.

Sylvain Lizon

9.

Xavier ZIMMERMANN

Sans titre
de la série Contre-jour (# 12)

2006
Photographie sous caisson lumineux
190 x 162 cm

Achat en 2006

Xavier ZIMMERMANN
Nationalité française
Né le 26 juillet 1966 à Paris
Vit et travaille à Paris

Les premières photographies de Xavier Zimmermann s'intitulaient *Cathédrales* (1991), mais de bâtiments religieux il n'était rien. Montrant des mains couvertes de farine, elles étaient la promesse d'un travail centré sur l'homme et l'architecture. Ainsi, lors de son séjour à la Villa Médicis en 1994, il achève la série *Façades*. Ces 17 photos nocturnes de pavillons de banlieue, de très grand format (1,50 x 1,20 m), sont travaillées de manière objective (répétitivité, cadrage frontal repris systématiquement). Aplaties par la perspective, les maisons semblent des décors et la lumière crue du flash, écrasée contre la façade, renforce la barrière infranchissable du dehors et du dedans. Abordant désormais dans ses images le thème du paysage urbain, l'artiste portera un regard sociologique sur l'individu et l'architecture qui montre et cache à la fois.

Ses sujets se diversifient et sa démarche se conceptualise davantage. Dans la série québécoise (1998), l'écran de neige couvre le site proche des rives du Saint-Laurent, dissimulant des paysages de champs de bataille. *Panoptiques*, inspiré de "*Surveiller et punir*" de Michel Foucault, est une série de photos d'édifices publics en structure de verre et rappelle que la transparence des murs cloisonne et exhibe les utilisateurs.

Assemblées (1995-98) se dédie aux lieux voués aux activités collectives : églises, monuments, stades. Dans *Hippodrome de Vincennes*, la question de la distance à l'œuvre s'impose : le format monumental oblige le regardeur à reculer pour embrasser la foule que l'architecture habille comme un seul homme. La démarcation entre le public et la course est structurée par un remarquable jeu de diagonales directrices. Mais ce groupe de spectateurs, compact et homogène, éclate en autant d'individualités lorsque la vue se raccourcit et qu'elle se laisse aller au plaisir de l'anecdote.

Claudia Clavez

10.

François CURLET

Lens Flair

2004

Aluminium et plexiglas, spray paint
231 x 45 cm de diamètre

Achat en 2007

François CURLET
Nationalité française
Né en 1967
Vit et travaille à Paris et Bruxelles

"Le Lens Flair, est un éblouissement solidifié, c'est la capture d'un phénomène virtuel parce qu'il passe par des mécanismes optiques.

Un objet fixe suspendu à l'allure optique, éblouissement de mémoire, résultat d'une défaillance technique dans les objectifs, mobile froid à l'allure moderne qui flotte comme une évidence séduisante et surannée mais impossible."

François Curlet

12.

Dora GARCIA

Zimmer, Gespräche (chambres, conversations)

2006

Vidéo, couleur et son

31', langage : allemand, sous-titres : français

Achat en 2007

Dora GARCIA
Nationalité espagnole
Née en 1965 à Valladolid (Espagne)
Vit et travaille à Bruxelles

La mise en scène de la société du contrôle, sa déconstruction et sa dénonciation sont des constantes dans le travail de Dora Garcia. L'artiste s'est attaquée à la vidéosurveillance, à l'architecture et à Internet. Avec *Chambres, conversations*, elle déplace son champ d'action dans la fiction. Son premier film se déroule en Allemagne de l'Est, peu de temps avant la chute du mur. L'artiste est allée chercher dans les archives et les souvenirs de cette période la matière première de son œuvre. Mais la scène qu'elle montre est partiellement décontextualisée. Elle pourrait se dérouler ailleurs, dans un autre réel, pour autant qu'il soit habité par des mondes parallèles.

Dans *Chambres, conversations*, nous naviguons entre deux mondes. Le premier est attiré par le futur. C'est celui d'une génération qui sait que la réalité officielle n'est plus la bonne. En face il y a un système obsolète qui tente de retarder le plus longtemps possible sa version des faits. Un appareil qui veut tendre encore pour quelques années un écran de fumée.

Dans un appartement, une indicatrice fait son rapport à son supérieur. Le banal est sa matière première et ce qui intéresse son interlocuteur. Pour l'agent de la *Stasi*, le moindre fait est un objet d'inquiétude, chaque approximation est douteuse. La jeune femme est coupée en deux, un pied dans chaque monde. Elle est prise entre sa propre vie et l'examen permanent de celle-ci. Sa distance avec son réel est permanente. Pas un baiser ne peut être échangé sans la pensée d'un rapport circonstancié. Pourtant, elle vit davantage que lui. À sa fin, le film dévoile la plus grande crainte de l'homme : sa conscience d'appartenir à un monde déjà ancien. Il avoue son inaptitude pour une autre version de l'histoire.

Le projet d'acquisition de ce film répond en premier lieu à l'intérêt pour sa maîtrise et la tension qui en émane, ainsi que pour la place aujourd'hui inédite qu'il occupe dans le travail de Dora Garcia. Plus loin, il répond à la construction d'une programmation vidéo au sein du module « Projet 4 brane » pensé par Laurent Grasso autour d'un dédoublement du réel.

Olivier Michelon

13.

Nathalie ELEMENTO

S'installer

2006

Sculpture en 3 éléments
Métal, résistances électriques
170 x 261 x 240 cm

Achat en 2006

Nathalie ELEMENTO
Nationalité française
Né le 29 juin 1965 à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique)
Vit et travaille à Paris

Depuis le début des années 90, Nathalie Elemento développe un travail autour des éléments mobiliers qui constituent notre environnement domestique.

On se souvient notamment de ces étranges installations réalisées avec de petites lattes de bois pour recouvrir de façon inattendue différentes surfaces comme l'environnement immédiat d'un arbre en pleine nature. Ou encore, plus récemment, ces sculptures de meubles dont les multiples tiroirs s'enchevêtrent jusqu'à envahir un espace dont nous sommes paradoxalement exclus.

Très récemment, Nathalie Elemento a réalisé une nouvelle série de sculptures, *Decorum*, ayant en commun l'utilisation comme principal matériau de minces tuyaux superposés, des conduits de radiateurs qui, reliés à un simple dispositif électrique, fonctionnent en tant que tels.

A nouveau, ces structures lui servent à dessiner divers objets mobiliers qui s'inscrivent plus dans une notion de décor : cadres de tableaux, plinthes, plantes en pot, etc...

S'installer est la pièce centrale et majeure de cette nouvelle série. Tel un dessin au sol et dans l'espace, elle décrit une pièce d'habitation qui est de l'ordre de la représentation mais qui simultanément s'impose à nous de façon bien réelle et qui nous invite, notamment par cet encadrement de porte à l'échelle 1, à la pratiquer et l'investir.

De plus, la nature de cet objet qui n'est strictement qu'un radiateur qui fonctionne et chauffe l'espace ambiant, affirme plus encore ce rapport direct au réel.

C'est indéniablement cette double lecture, ce côté magistralement équivoque de l'œuvre qui en fait toute sa force et qui agit de façon envoûtante sur le spectateur-visiteur : ce dernier est constamment balancé entre la perception d'une architecture possible à contempler et l'étrange réalité d'un espace à s'approprier ; il hésite à simplement enjamber ce petit muret haut de 10 cm ou à respecter la pièce et passer cet encadrement qui l'y invite ; il se plait à mesurer la chaleur effectivement produite et n'en finit pas de s'interroger sur la raison de cette autre ouverture miniature ou de ce renflement courbe de l'un des côtés du rectangle : un léger détour qui indique la position de l'artiste *installée* assise à terre, repoussant les limites, en train d'imaginer cet espace idéal.

Xavier Franceschi

Philippe DECRAUZAT***A Change of Speed, A Change of Style, A Change of Scene, Part II***

2006

Film 16mm, noir et blanc

3'30''

Achat en 2007

Philippe DECRAUZAT

Nationalité suisse

Né le 8 juin 1974 à Lausanne (Suisse)

Vit et travaille à Lausanne

S'il adopte une forme (un médium) différent du reste de son travail, le film de Philippe Decrauzat n'en partage pas moins le même univers référentiel et on pourrait même dire qu'il le condense. On retrouve des éléments présents dans *Komakino* (2005), un élément d'une édition graphique, le sous-texte de certaines de ses peintures antérieures... Tandis que *Komakino* consistait en une sorte de déploiement d'un film dans l'espace, *A Change of Speed...* déploie dans le temps une entité abstraite, graphique.

La structure du film paraît suivre celle d'un passage des deux aux trois dimensions, puis des trois aux deux dimensions.

Le film s'ouvre sur une succession de fragments de textes, chiffres, mots, comme s'il s'agissait d'une bande-amorce (d'un *avant* de l'image). Certains éléments proviennent du roman de Edwin A. Abbott, *Flatland* (1844). L'association entre le roman d'Abbott et certaines images suggère que l'univers lointain (qui est évidemment en trois dimensions) est perçu par nous comme le monde en trois dimensions par les habitants de Flatland. Notre Univers est perçu par des images (photographies obtenues à partir de vues obtenues au télescope) et des ondes (radiotélescopes), retranscrites en points, lignes, plans. Le radar est un outil pour représenter en deux dimensions un monde à trois dimensions.

Dans la 2^e partie du film, on aperçoit des images reprises de la série télévisée *Twilight Zone* (en VF, *La 4^e dimension*). Les vues du désert évoquent un monde plat comme celui de *Flatland*. L'image apparaît et disparaît à un rythme stroboscopique. En fait, ce rythme des pulsations lumineuses (blanc/noir/images) correspond au signal radio émis par le premier pulsar (découvert en 1967). (Dans un travail précédent de Decrauzat, une image en était donnée avec la reproduction d'une transcription visuelle de ce signal radio, qui avait également servi à Peter Saville pour illustrer la pochette du premier album du groupe Joy Division, *Unknown Pleasures*). Cette analogie entre représentation graphique et musique trouve un écho dans la succession des nombres apparaissant dans ce qui paraît être l'amorce : «1 2 3 4 5 6 » : comme si on battait la mesure pour introduire une chanson, et pas seulement amorcer un film.

Vincent Pécoil

15.

Laurent GRASSO

Sans titre

2003-2005

Vidéo

Vidéo noir et blanc sonore sur support DVD

Téléviseur Doney Brionvega

35 x 33,5 x 36 cm

¾ + 1.E.A.

Achat en 2006

Laurent GRASSO

Nationalité française

Né le 3 octobre 1972 à Mulhouse

Vit et travaille à Paris

Dans sa fascination pour l'étrange et le paranormal, Laurent Grasso s'emploie régulièrement à travers ses diverses œuvres à déstabiliser le spectateur et à le faire douter de sa propre perception, notamment en rapportant un ensemble de faits, d'évènements qui en eux-mêmes sont autant d'expériences troublantes voire traumatiques d'un réel incertain.

Dans cette perspective, le cadre de présentation des œuvres qu'il nous propose revêt de fait une importance capitale : afin de garantir cette entreprise de déstabilisation, il s'agit en tout premier lieu de conditionner le visiteur pour le faire accéder dans les meilleures dispositions à l'œuvre proposée.

Qu'il s'agisse simplement du choix précis d'un modèle de téléviseur – une réédition du « Doney BrionVéga » des années 60 – pour présenter en noir et blanc l'une de ses plus fameuses vidéos (*Sans titre*, 2003-2005, ce nuage qui se déplace de façon menaçante dans les rues de Paris), ou bien de la construction d'un dispositif très particulier pour prendre connaissance de *RadioGhost*, 2004 (un survol de la ville de Hong Kong dont la bande sonore diffuse différents récits de rencontres avec des fantômes), ou bien encore l'intervention concertée avec l'architecte Philippe Rahm – un espace surchauffé – pour percevoir l'une de ses dernières vidéos (*L'éclipse*, 2006), il est toujours question de pouvoir maîtriser un contexte d'exposition afin de canaliser et optimiser une émotion induite par l'œuvre elle-même.